

Feuilleton de la Revue Canadienne.

LES PROFITS DU DESEPOIR.

IV.

(Suite.)

J'ai été obligé de retarder ma visite, dit Anatole; mais enfin je suis prêt à fournir mes preuves. Il y avait de l'obscurité dans ma fortune, que j'ai liquidée maintenant. Les cinquante mille écus sont placés en rentes sur l'état; voici mon inscription.

M. Fugassin ne se laissa pas déconcerter par cette attaque imprévue. Dès le commencement de la lutte il s'était armé de toutes pièces et il se tenait solidement sur la défensive. Aussi répondit-il sans hésiter :

— Vous ne pourriez pas m'annoncer une nouvelle plus agréable, mon cher ami. Ne vous voyant pas revenir, j'avais conçu des inquiétudes sur la situation de vos finances; mais vous êtes en règle : c'est fort, et je suis ravi de voir que vous remplissez une des plus essentielles conditions exigées par votre futur beau-père, car je me plais à l'appeler ainsi.

— Une des conditions, dites-vous ? Ce n'est donc pas la seule ?

— Il en est une autre donc vous comprendrez aisément toute l'importance. La famille de Mlle Caroline est fort honorable, et elle ne peut s'allier qu'à un homme d'une bonne naissance. Il est donc indispensable que vous fassiez connaître vos parents.

— Je suis orphelin, reprit Anatole, qui avait rougi au mot de parents.

— Mais vous avez sans doute des oncles, des cousins... D'ailleurs, on n'exige pas que la famille soit vivante, pourvu qu'elle ait honorablement vécu. On peut prendre des renseignements sur les morts.

Anatole tomba donc encore une fois du fait de ses espérances. Sur les ruines de l'obstacle renversé, un obstacle nouveau se dressait, toujours plus menaçant, toujours plus difficile à vaincre. Et maintenant, tout était dit, car ici c'était à l'impossible qu'il se heurtait. Une famille ne se gagne à aucun jeu, ne se trouve au fond d'aucune ivresse. L'arrêt qui condamnait son origine à un mystère impénétrable était prononcé sans appel. Un double linéol enveloppait sa naissance d'un voile éternel. Son front était marqué d'une indélébile tache de baptême; il fallait donc baisser la tête devant un bonheur qui s'échappait, sans retour, cette fois !

Pour éloigner les homicides pensées qui reviennent prendre dans son âme leur place accoutumée, Anatole demanda de violentes distractions au hasard qui avait commencé sa fortune, cette fortune qui ne lui servait plus à rien maintenant qu'il devait en jouir seul. Il jura, et le hasard le poursuivit de ses ironiques faveurs; il voulut se ruiner et le sort s'acharna à l'enrichir; il tenta les écueils expéditifs de l'agiotage, et la bourse le servit comme le tapis vert; ses opérations les plus folles réussissant en dépit de toutes les probabilités. L'argent arrivait chez lui à grands flots par tous les chemins. Un jour, il comptait ce qu'il avait gagné; le bilan donna un chiffre majestueux, et Anatole, puisant une confiance nouvelle dans sa prospérité, alla trouver M. Fugassin et lui dit :

— Ce n'est plus cinquante mille écus que je puis offrir à ma femme, c'est un million.

— Vous avez un million ! s'écria l'agent d'affaires, dont les yeux brillèrent de convoitise; vous êtes bien heureux ! voilà de quoi consoler de toutes les peines du cœur ! Mais le million, qui peut tant de choses, ne peut rien à votre mariage. La famille est inébranlable sur le chapitre de l'honneur. Si, pour des circonstances fâcheuses que je ne cherche pas à pénétrer, vous êtes obligé de cacher votre origine, ou si vous en ignorez le secret, eussiez-vous la fortune des Rothschild, vous n'épouseriez pas Mlle Caroline.

Anatole, ne voulant pas devenir plus riche, cessa de jouer et de spéculer, et il s'abandonna sans réserve à son désespoir. Il sentait bien qu'il ne pouvoit pas vivre avec cette passion malheureuse à laquelle il avait deux fois tenté de sacrifier sa vie. Un amour qui a passé par de si cruelles épreuves est indestructible, et une fois engagée sur une pente fatale, on y revient toujours malgré soi, jusqu'à ce que l'on ait triomphé de ce défi jeté à la mort. Anatole fit son testament; il partageait sa fortune en deux portions égales, l'une destinée à M. Dubreuil, l'autre à Frédéric Landet.

Il avait loué une maison de campagne entre Sèvres et Meudon; il alla s'y établir, et la solitude vint augmenter sa profonde mélancolie. Un matin, en se levant, il dit tranquillement :

— Ce sera mon dernier jour.

Le suicide était arrivé chez lui à l'état de monomanie. Cette idée seule mêlait quelque douceur à sa rêverie, et il s'y préparait avec la sérénité que donne l'espérance du repos et le sang-froid qui résulte de l'habitude, car on s'habitue à tout et quand on s'est déjà tué deux fois, on envisage la mort avec calme. Il n'y a que le premier suicide qui coûte.

Il alla se promener dans le bois de Meudon; et après avoir parcouru à pas lents l'espace d'une demi-lieue, il s'arrêta sous un bel arbre comme un promeneur fatigué qui veut se reposer un instant. Après avoir ôté son chapeau et son habit, il tira de sa poche une corde neuve, grimpa sur l'herbe et fit ses dispositions dernières.

— Personne ici ne viendra me déranger, pensa-t-il, je suis loin du monde et des amis officieux; la corde est neuve, la branche est solide, le nœud bien fait; cette fois la mort ne me trahira pas !

Quand il eut passé la tête dans le nœud coulant et ajusté la corde autour son cou, il leva les yeux au ciel en prononçant le doux nom de Caroline; et puis, suivant une expression pitto-

resque empruntée à la poésie des hautes œuvres anglaises, — il se lança dans l'éternité.

V.

Anatole se balançait dans l'espace et déjà la mort saisissait sa proie. — Tout à coup la détonation d'un arme à feu frappe les échos du bois; une halle admirablement ajustée coupe la corde, et le pendu tombe sur le gazon; un instant après, un homme en petite tenue de garde-chasse arrive près de lui, relève sa tête, dégage son cou de l'étreinte fatale, et prenant une bouteille dans un carnier bien garni, fait avaler quelques gorgées de vin au moribond si inopinément sauvé.

Au moment où Anatole reprenait l'usage de ses sens et ouvrait ses yeux à la lumière du jour, un autre individu arrivait sur le lieu de la scène, tenant à la main un fusil de chasse.

— Eh bien ! Robert, s'écria le nouveau venu avec un air de triomphe, que dis-tu de ce coup ?

— Supérieurement visé, M. le baron, répondit le garde-chasse; je n'aurais peut-être pas été aussi adroit.

— Je le crois parbleu bien ! Sais-tu que d'ici à l'endroit où j'ai tiré, il y a au moins soixante dix pas géométriques ?

— Oui, la distance était bonne.

— De plus, c'est un tiré au vol, car, au moment où j'ai lâché le coup, la corde remuait encore très fort. Je ne pouvais attendre qu'elle fût immobile, car alors le patient n'aurait plus besoin de mes services. Comment va-t-il ?

— Vous voyez, ça revient.

Le baron avait donné le premier moment aux vives satisfactions de son amour-propre, mais il revint bientôt aux devoirs et aux sentimens de l'humanité. Anatole reçut ses soins et ses attentions avec reconnaissance. On a beau être de bonne foi dans le suicide et désirer ardemment la mort, il est difficile d'en vouloir à celui qui vient vous sauver au milieu des douloureuses atteintes du trépas, et il est bien rare que l'homme ainsi secouru dise à son libérateur :

— De quoi vous mêlez-vous et de quel droit me rappelez-vous à une existence qui m'est insupportable ?

— Avez-vous la force de marcher et de venir jusque chez moi à un petit quart d'heure d'ici ? lui demanda le baron; si vous êtes trop faible, nous vous porterons, Robert et moi. Aussitôt que nous serons arrivés à la maison, j'enverrai chercher le docteur, car vous avez besoin d'être saigné.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Anatole; la secousse a été légère; vous avez été si prompt à me secourir !... Je me sens assez bien; encore quelques minutes de repos et je pourrai marcher en m'appuyant sur votre bras.

— Fort bien ! Je ne veux pas encore vous faire de morale, jeune homme, ni vous questionner sur le sujet de votre désespoir; mais probablement ce n'est pas la misère, si j'en juge par les riches bijoux que vous portez et ces pièces d'or qui, dans l'exécution de votre funeste projet, sont tombées au pied de cet arbre. Me permettez-vous d'en donner une de votre part à ce bon Robert qui s'est trouvé là fort à propos tout à l'heure, car sans son fusil, mon adresse aurait été inutile, et j'aurais été réduit à vous voir périr misérablement sous mes yeux. Robert est un brave homme, un père de famille, et le service qu'il vous a rendu vaut bien une de ces pièces de 20 francs semées sur l'herbe.

— Donnez-les lui toutes, monsieur, je les lui offre de bon cœur, non pas parce que je suis joyeux du service qu'il a contribué à me rendre, car je ne tiens pas plus à la vie qu'à ce or; mais en toutes circonstances je serai heureux d'aider un honnête homme.

— Tiens, Robert, reprit le baron, remercie monsieur qui te donne ces quarante francs; c'est assez pour le moment; puis prends les meilleures jambes et cours chez le docteur; tu lui diras de se rendre chez moi en toute hâte.

Lorsque Robert fut parti, le baron continua :

— Maintenant que nous sommes seuls et que vous commencez à vous remettre parfaitement, dites-moi, mon cher monsieur, où seriez-vous, je vous prie, en ce moment, si je ne m'étais pas trouvé de ce côté du bois tout à l'heure ? Dans l'autre monde. Pourquoi y allez-vous, je n'en sais rien encore; mais de toute façon c'est une sottise, car il est toujours absurde de quitter le connu pour l'inconnu. Pensez-vous être assez fort pour relever ? Appuyez-vous sur moi et essayez vos jambes.

— Je puis marcher, répondit Anatole.

— Alors mettons-nous en route, allons lentement et ne craignez pas de me fatiguer. Dieu merci, je suis encore vert et robuste ! Heureusement pour vous, je n'ai rien perdu de mes facultés. De mon temps, jeune homme, c'est-à-dire quand j'avais votre âge, on me citait comme un des plus habiles chasseurs de l'époque, et vous voyez que mon coup d'œil n'a pas perdu sa justesse, ni mon bras sa vigueur, ni ma main sa ferme précision. Le hasard vous a servi, et vous avez été bien inspiré en vous plaçant dans cette clairière pour accomplir votre dessein. Tenez, quand je vous ai aperçu, j'étais là-bas, je venais de mettre le pied sur cette éminence taillée presque à pic; impossible de venir à vous en droite ligne, il fallait faire un long détour, nous serions arrivés trop tard pour couper la corde; alors j'ai dit à Robert, qui me suivait : — C'est le moment de déployer ses talents, donne-moi ton fusil et deux balles.

— Pourquoi faire ? Est-ce que vous voulez braconner ? — Regarde, et dis-moi s'il est défendu de tirer un coup de fusil pour sauver un malheureux. — En disant cela j'avais pris le fusil des mains du brave homme, qui tremblait comme la feuille, et, après avoir glissé deux balles dans le double canon, j'ajustai et je tirai. Vous savez le reste. Si je n'avais pas réussi du premier coup, j'étais à peu près sûr d'atteindre le

but au second, car le fusil de Robert est bon et je le connais.

— Il est vrai, reprit Anatole, que vous avez fait preuve d'une adresse remarquable.

— J'ai fait bien d'autres tours de force jadis ! mais maintenant je me rouille faute d'exercice. Il fallait me voir au temps de ma splendeur, quand je chassais sur mes terres de Normandie de la Beauce ou du Poitou, car j'ai été riche, et je ne le suis plus; j'ai eu trois châteaux, et je n'ai plus qu'une bicoque; vous m'excuserez si je vous fais cette confidence, c'est à charge de revanche. Du temps de ma prospérité, j'étais un personnage; on me voyait avec plaisir à la cour, et j'ai eu l'honneur de chasser avec le comte d'Artois. Quelquefois, émerveillée de mon adresse, S. A. R. disait : — Vraiment, le baron de Beaulair est après moi le plus habile tireur du royaume. — Entre nous, je lui aurais rendu des points, mais je me contentais du compliment, et je laissais dire le prince par respect pour son auguste vanité. Aujourd'hui, je n'ai plus ni meute, ni pères, ni forêts, ni royal compagnon de chasse; heureux quand je puis tirer quelques lapins par ci par là, et réduit à l'admiration du garde Robert. Mais la mauvaise fortune ne m'a abattu; j'ai supporté ses coups, et vous voyez que je ne me suis pas tué. Est-ce qu'il faut avoir de ses faiblesses-là !... Mais nous voici arrivés. Cette petite maison blanche avec des contrevents gris, et un jardin d'un arpent et demi peu giboyeux, voilà ma dernière propriété, et encore je ne la possède qu'en usufruit. Telle qu'elle est, je suis heureux de pouvoir vous y offrir l'hospitalité.

— Je ne veux pas vous causer d'embarras, monsieur le baron, répondit Anatole; j'habite les environs; il n'y a pas très loin d'ici chez moi.

— Comment, vous seriez mon voisin ?

— J'habite au-dessous de Sèvres le pavillon de Bellombre.

— A une petite demi-lieue d'ici. Et vous voudriez retourner chez vous maintenant ? Non pas ! vous êtes mon hôte; je vous ai sauvé et vous m'appartenez pour quelque temps; je ne renonce pas à mes droits. D'ailleurs, le médecin va venir et vous avez besoin de lui.

Il n'y avait pas moyen de résister à la bienveillante tyrannie du baron de Beaulair. Anatole se laissa donc faire; d'ailleurs, l'état de ses forces ne lui aurait pas permis d'aller jusque chez lui. La commotion qu'il avait reçue, et dont il supportait couragement les douloureux effets, exigeait du repos, des soins et les secours éclairés de la médecine. Quelques minutes de marche avaient suffi pour épuiser son énergie et se sentit défaillir au moment où le baron ouvrait la porte de son jardin. Aidé de Robert, qui était déjà de retour, M. de Beaulair transporta dans la plus belle chambre et plaça dans le meilleur lit de la maison son hôte, profondément évanoui. Le docteur arriva bientôt, et très à propos, car le baron et le garde étaient passablement inquiets et très embarrassés de leur malade. Une abondante saignée acheva l'œuvre commencée par l'admirable coup de fusil du baron. Après un ou deux plus heures auprès d'Anatole, le docteur se retira en lui disant :

— Vous en savez quitte pour une bonne fièvre et quelques jours passés au lit dans un repos absolu.

EUGÈNE GUINOT.

(A continuer.)

CONTENU DES ANS ILLUSTRÉS.

SAINT-SIMON ET FOURIER.

L'âge d'or du genre humain n'est point derrière nous, il est au-devant, il est dans la perfection de l'ordre social. Nos pères ne l'ont point vu, nos enfants y arriveront un jour; c'est à nous de leur en frayer le chemin.

SAINT-SIMON. — Mon seul j'ai eu confondus vingt siècles d'indivisibilité politique, et c'est à moi seul que les générations présentes et futures devront l'initiative de leur immense bonheur... Possesseur du livre des Destinées, je viens dissiper les ténèbres politiques et morales, et sur les ruines des sciences incertaines j'élevé la théorie de l'harmonie universelle.

FOURIER.

(Suite.)

Prise par la famine, l'église tombait en défaillance, quand la police correctionnelle vint lui porter les derniers coups. Accusée du délit d'outrage à la morale publique, elle comparut en justice, le 27 août 1832, dans la personne du Père Suprême, assisté de M. Michel Chevalier, aujourd'hui conseiller d'Etat et rédacteur du Journal des Débats; de M. Duveyrier, depuis vaudevilliste, aujourd'hui directeur de l'Entreprise générale des annonces, et quelques autres, tous en costume d'opéra italien. — Est-ce vous, dit le président à M. Enfantin, qui vous qualifiez de père de l'humanité, et qui professez que vous êtes la loi vivante ? — Oui, monsieur, répondit avec sérénité le Père Suprême; et puis au milieu de sa défense il s'arrêta tout à coup, afin, disait-il, d'exercer sur ses juges la puissance du regard. Le président, rebelle à la fascination, se lâcha. — Voyez, dit M. Enfantin en se tournant vers les siens, ils nient la puissance du regard, et mon regard suffit pour les irriter. Le fascinateur, M. Michel Chevalier, M. Duveyrier, furent condamnés à un an de prison. L'église se dispersa. Les uns partirent pour l'Orient, où ils entrèrent au service du pacha d'Egypte comme ingénieurs; les autres rentrèrent dans la vie ordinaire. Il y en a aujourd'hui qui sont juges; il y en a qui sont prêtres, moines, d'autres pères de familles très-rangées et très-sensées, d'autres banquiers très-habiles, d'autres, médecins, avocats; quelques-uns ont passé au Phalanstère. Le Père Suprême est administrateur d'un chemin de fer; il a publié, il y a deux ou trois ans, sur la colo-

nisation de l'Algérie, un ouvrage remarquable qui se termine par une conclusion d'un ordre plus général, où l'auteur, traitant de l'avenir du monde, s'en remet pour le salut des sociétés à un homme et à une institution. L'homme, c'est, qui le croirait ! le roi Louis-Philippe en personne, et l'institution, c'est... l'Académie des sciences morales et politiques. Singulière conclusion pour un ex-Père Suprême ! Il est vrai que M. Enfantin s'est déjà porté candidat à cette dernière académie. Du reste, à part le coup de soleil de 1830 à 1832, M. Enfantin est un esprit très-élevé, très-entendu en économie politique; ce qu'il écrit aujourd'hui ne se ressent presque plus de son effervescence d'autrefois; et de lui aussi on peut dire, comme de beaucoup d'autres, en arrangeant un peu la citation :

Quod impetus ante fuit, nunc ratio est.

On vient de voir quel chemin les disciples de Saint-Simon avaient fait faire à sa doctrine. Le philosophe s'était contenté de poser des problèmes que l'avenir résoudra lentement, en détail, de siècle en siècle, ainsi que le comporte le train éternel du monde. Ses disciples prétendent trouver et réaliser du jour au lendemain des solutions qui non-seulement étaient mauvaises en elles-mêmes, mais qui souvent étaient en contradiction directe avec la pensée du maître.

Arrivons enfin au système de Fourier, et racontons d'abord la vie de cet autre rêveur. Le plus original peut-être de tous les rêveurs passés, présents et à venir.

FOURIER.

A la même époque où Saint-Simon cherchait dans l'étude du passé la loi générale appelée à régir l'avenir, un autre esprit de même famille, mais beaucoup plus exalté, se lançait d'emblée dans le monde des métamorphoses et des prodiges. Cinq ans après la publication des Lettres d'un habitant de Genève, il partit à Lyon, en 1808, au moment le plus brillant de l'Empire, un livre anonyme, intitulé *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales, prospectus et annonce*. Ce livre était présenté par l'auteur comme une sorte de prospectus contenant l'aperçu d'une grande découverte destinée à changer subitement la face du monde. L'auteur posait d'abord en principe que la *Théorie des quatre mouvements, social, animal, organique et matériel*, était l'unique étude que devait se proposer la raison. « Ce problème, disait-il, est celui que Dieu donne à résoudre à tous les globes, et leurs habitants ne peuvent passer au bonheur qu'après l'avoir résolu. Or, il n'a été découvert jusqu'ici sur notre globe que la quatrième et dernière branche du mouvement universel, celle du mouvement matériel dont Newton et Leibnitz ont dévoilé les lois. L'auteur venait dévoiler le système du mouvement universel.

« On devra considérer, ajoutait-il, que l'invention annoncée est plus importante à elle seule que tous les travaux scientifiques faits depuis l'existence du genre humain, un seul débat doit occuper dès à présent les civilisés; c'est de s'assurer si j'ai véritablement découvert la théorie des quatre mouvements; car, dans le cas d'affirmative, il faut jeter au feu toutes les théories, politiques, morales et économiques, et se préparer à l'événement le plus étonnant, le plus fortuné qui puisse avoir lieu sur le globe et dans tous les globes au passage subtil du chaos social à l'harmonie universelle. »

Il eût été assez difficile de s'assurer si, en effet, l'auteur avait fait la grande découverte en question. Ce premier ouvrage de Fourier était un véritable salmigondis. Au début, il annonçait lui-même que le présent volume n'était qu'un léger aperçu de sa théorie, et quelques pages plus loin qu'il s'occupait principalement du mouvement social, c'est-à-dire de déterminer l'ordonnance et la succession des divers mécanismes sociaux qui peuvent s'organiser dans tous les globes, ce qui ne l'empêchait pas dans la première partie, destinée aux curieux, de mêler avec la plus grande confusion toutes sortes d'aperçus relatifs aux quatre mouvements. Or y voyait d'abord que notre globe devait durer quatre-vingt mille ans, terme approximatif, estimé à un huitième près, comme toutes les évaluations qui tiennent au mouvement social; que cette vie de quatre-vingt mille ans se divise en quatre phases — une phase d'incohérence ascendante, phase de malheur qui dure depuis cinq ou six mille ans; deux phases de combinaison ou unité sociale, qui comprennent l'âge du bonheur auquel nous allons passer sans délai par la découverte des lois du mouvement, cet âge durera soixante-dix mille ans; et enfin la phase d'incohérence descendante, autre âge de malheur, qui précèdera la mort du genre humain, et qui durera cinq mille ans, terme approximatif. Or y voyait ensuite comment s'opère toute création par « la conjonction d'un fluide boral qui est mâle avec un fluide austral qui est femelle; comment une planète est un être qui a deux âmes et deux sexes; comment, aussitôt que le genre humain sera entré en harmonie, notre planète entrera en tut, copulera avec elle-même, engendrera la couronne boréale qui produira sur tout le globe un printemps éternel; comment s'opérera la purgation de l'Océan par les grands remèdes par l'expansion d'un acide citrique boréal, lequel, combiné avec le sel, donnera à l'eau de mer le goût d'une sorte de limonade que nous nommons aigre de cèdre; comment les poissons se trouveront transformés en serpens amphibies pour le fruit des vaisseaux; et les animaux les plus féroces en porteurs élastiques; » comment, au moyen de l'application de la théorie de l'attraction passionnée, théorie un peu plus sérieuse que tout ce qui précède, et sur laquelle nous reviendrons en examinant un autre ouvrage où Fourier l'expose avec plus de suite; comment, dis-je, au moyen de cette

théorie, les hommes obtiendront sans délai, avec le bonheur, un accroissement de taille de 2 à 3 pouces par génération, jusqu'à ce que la stature humaine ait atteint le terme moyen de 84 pouces ou 7 pieds; comment chacun sera assuré de cent quarante-quatre ans d'existence, dont cent vingt ans d'exercice actif en amour; comment enfin les facultés intellectuelles se trouveront développées dans la même proportion.

« Lorsque le globe sera organisé, dit l'auteur, et porté au grand complet de trois milliards, il y aura habituellement sur le globe trente-sept millions de poëtes égaux à Homère, trente-sept millions de géomètres égaux à Newton, trente-sept millions de comédiens égaux à Molière, et ainsi de tous les talents imaginables. Ce sont là des estimations approximatives. »

(A continuer.)

FAITS DIVERS.

LA LETTRE DE M. LA MARTINE. — M. La Martine a adressé une lettre éloquentes aux électeurs des différents collèges électoraux, qui l'ont porté à l'Assemblée nationale. Après avoir discuté une à une toutes les accusations répandues sur son compte et les avoir réfutées victorieusement, M. La Martine termine ainsi.

« De ce moment, citoyens, redeviens simple représentant, j'offre mes services au général Cavaignac, comme un chef qui représente dignement la République. « Je ne suis pas, lui dis-je, en le quittant, de ceux qui se réfugient dans l'opposition en tombant du pouvoir, mais de ceux qui soutiennent le pouvoir républicain dans les mains de leurs successeurs comme dans leurs propres mains. Comptez sur moi demain comme aujourd'hui. »

Mon ami, le général Négrier était là, sollicitant l'ordre qui allait le conduire à une glorieuse mort. Ce furent les dernières paroles qu'il entendit de moi. Pendant que je le pleurais, pendant que l'archevêque de Paris allait offrir sa vie à Dieu comme une offrande de paix; pendant que tant de généreuses victimes volontaires, généraux, officiers, soldats, citoyens, enfans de la garde mobile, allaient se faire déceimer sous le feu, la calomnie s'emparant déjà de mon nom, m'accusait de complicité avec ces balles que j'aurais voulu recevoir toutes pour épargner le sang d'un seul citoyen ou d'un seul soldat !... Voilà les révolutions !... Leurs plus grands phénomènes ne sont pas leurs crimes, ce sont leurs erreurs ! Je n'en accuse personne, car personne n'est coupable de l'obscurité à l'heure où il fait nuit sur tout le monde.

« Citoyens ! voici la lumière ! reconnaissez vos aïeux. Les parisiens qui ont un ressentiment passager contre la République, s'attachent surtout à calomnier les républicains; ils savent bien que la République ne peut triompher que par la modération; que la terre française ne se laisserait pas dépouiller une heure par le communisme; que la terre française ne porterait pas quinze jours l'échafaud; que la terre française vengerait le sang dont les plagiaires de la terreur reveraient de l'abreuver, pour chercher je ne sais quelle sauvage grandeur dans l'excès et dans le crime, ne sachant pas la trouver dans la mesure et dans la vertu ! Ce sont là les pires ennemis de la République, car le seul danger de la République, c'est son nom; et ce sont les souvenirs de 93, que ces hommes s'efforcent sans cesse de rappeler, quand les vrais républicains comme nous s'efforcent sans cesse de les écarter. Mais 93 n'était pas la République; c'était la Révolution. Serait-il donc donné, à quelques mois de notre histoire, de calomnier à jamais le gouvernement de la liberté parmi nous. Serait-il donné à ce sang de déteindre sur tout un siècle ? Non ! nous montrerons au monde que nous savons à la fois conquérir et contenir la République, ce règne de tous.

La République inspirée de Washington triomphera de la République de Babeuf, de Robespierre et de Danton ! Autre siècle, autres pensées; autres sentimens, autres hommes ! Voilà la loi vraie des sociétés. Le choix que vous avez fait de vos représentans à l'Assemblée Nationale est un garant du triomphe de la République populaire et régulière, telle que nous l'entendons. C'est l'honnêteté du peuple qui vous avez envoyée en eux. L'honnêteté du peuple, c'est son salut ! L'Assemblée Nationale sauvera la France. Notre seule gloire, c'est de l'avoir présentée. Attachez-vous de plus en plus à l'Assemblée Nationale; elle est votre souveraineté; elle est digne de vous. Seulement, donnez-lui du temps. L'impunité est la violence des bonnes intentions. On n'institute pas en trois mois le Gouvernement d'un siècle.

Recevez mes adieux, citoyens ! Nommé dix fois par vous comme signification et non comme homme; confondu désormais dans les rangs des simples représentans; descendu d'un pouvoir trop haut pour mon ambition et ne désirant point y remonter; oubliez-moi, ne m'accusez pas ! Peut-être n'ai-je mérité un seul jour vos suffrages, c'est le jour où je les ai sacrifiés à la concorde. Quant à moi, je me souviendrai de vous tous les jours de ma vie publique. Chaque fois que je jetterai dans l'urne un vote de bonne intention pour le peuple, de fermeté contre les factions, de salut pour la patrie, pour la famille, pour la propriété, pour la conscience, pour la société, je me dirai que j'y jette, avec ma pensée, votre propre pensée, à vous ! je me dirai que deux millions de citoyens volent avec moi pour cette République unanime qui n'est, à vos yeux comme aux miens, que l'intérêt de tous, légitimé par le droit de tous, et défendu par le droit de tous, dans le plus libre et dans le plus fort des Gouvernemens.

« LA MARTINE, représentant du peuple. »